

Le libertaire

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10°)

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Notre sortie du Comité d'Action

Une expérience vient d'être tentée qui fera, nous n'en doutons pas, les anarchistes pour toujours.

Nous ne serons pas demeurés longtemps dans ce Comité d'Action où les maquignonnages et la confusion furent plus à l'ordre du jour que la lutte anti-guerrière et anti-fasciste.

C'est à l'unanimité du Comité d'Initiative et des camarades présents à l'Assemblée Générale de la Fédération de la Seine que nous avons démissionné du C. A.

Aux fédérations, aux groupes et aux compagnons de province de nous faire savoir si nous avons bien fait ; si notre attitude est digne, nette et clairvoyante.

La lettre de démission

Paris, le 11 juin 1923.

Au secrétaire général de la C.G.T.U., 33, rue Grange-aux-Belles

Camarade,

Nous vous accusons réception de votre lettre du 6 courant invitant l'Union Anarchiste à assister à la réunion que vous convoquez pour ce soir.

Après avoir pris connaissance de votre convocation, les membres du Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste et l'Assemblée Générale de la Fédération Anarchiste de la Région Parisienne ont décidé à l'unanimité de vous faire parvenir la réponse suivante :

Malgré l'engagement qui avait été pris par toutes les organisations participantes de laisser de côté les affaires du gouvernement russe et de l'armée rouge, vous avez présenté une première proposition tendant à entraîner le Comité d'Action à prendre parti pour le gouvernement des soviets.

Cette nouvelle orientation du C. A. ayant nécessité de notre part une contre-proposition de laquelle nous n'avons tenu aucun compte, l'Union Anarchiste se voit dans l'obligation, comme ses délégués vous en avaient averti en vous remettant leur contre-proposition de se retirer du Comité d'Action. De plus, votre convocation de ce soir ouvrant la porte aux organisations contre-révolutionnaires, il nous est totalement impossible de nous rencontrer avec elles.

Etant donné vos affirmations antérieures, nous supposons que vous aviez définitivement rompu avec le syndicalisme d'intérêt général comme avec le socialisme gouvernemental. Nous constatons avec regret qu'il n'en est rien. Quant à nous, il ne nous convient pas, sous couleur : « d'organisation des forces ouvrières sur le terrain de la lutte de classe », de nous accouper avec les ennemis avérés du prolétariat qui ont en vue beaucoup plus leurs intérêts électoraux que les seuls intérêts de la classe ouvrière.

Le Comité d'Action, qui devrait être uniquement le point de rencontre des efforts révolutionnaires, semblent dévier singulièrement en favorisant les visées du bloc des gauches, maquillage pour la circonstance en défenseur de la classe ouvrière.

D'autre part, contrairement à vous, nous ne pensons nullement que la Russie soit le pivot du mouvement ouvrier mondial. En conséquence, il nous est impossible de collaborer avec vous sur le terrain où vous vous êtes placés.

De plus, si vous persistiez à prendre parti pour le gouvernement russe, dans son différend commercial avec le gouvernement anglais, nous serons contraints de vous dénoncer et de vous combattre. Nous considérons qu'en faisant le jeu des dirigeants moscovites vous êtes dans l'obligation de dresser le peuple russe contre les travailleurs anglais.

Ennemis de toutes les guerres et de tous les gouvernements qui les perpétrent, les anarchistes se dressent contre tous les gouvernements.

Dans cette lutte, la seule révolutionnaire, les anarchistes sont prêts à appuyer tous les efforts sincères, comme ils seront, en toutes circonstances, aux côtés de ceux qui batailleront pour barrer la route au fascisme naissant.

Au sein ou en dehors du Comité d'Action, nous restons des révolutionnaires.

Le Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste.

La Fédération Anarchiste de la Région Parisienne.

UN JOUJOU RIDICULE

Une double élection législative vient d'avoir lieu dans le département de la Seine-Inférieure.

Il est intéressant d'en souligner les résultats.

Les partis politiques dont les candidats se disputaient les sièges vacants ne s'embarrassent pas de la logique pour dégager de cette récente consultation populaire des considérations et des conclusions que chacun d'eux croit de nature à lui être profitables.

En matière électorale, ce qui m'intéresse, ce n'est ni l'attitude prise par les divers partis, ni les programmes soutenus par les candidats, ni les manœuvres pratiquées par les quémandeurs de suffrages, ni les tractations avérées, ni les marchandages secrets engagés, poursuivis, conclus ou rompus par les goinfres de l'assiette au beurre.

Je ne crois pas que, dans ce domaine, il soit possible d'inventer quoi que ce soit : tant ce terrain — pourtant vaste — a été foulé, piétiné, tourné et retourné. C'est tout au plus si l'ingéniosité des intrigants en mal de mandat à décrocher, pourrait parvenir à rafistoler quelques vieux trucs tombés dans l'oubli.

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de savoir le nombre des électeurs qui ont voté pour le Bloc des droites ou le Bloc des gauches ; ce n'est pas davantage de connaître le nombre des suffrages recueillis par chaque candidat ; que l'élu porte l'estampille nationale ou le cachet radical, ça n'est pas d'un intérêt palpitant, c'est même d'une importance tout à fait secondaire.

Ceux qui m'intéressent, ce ne sont pas ceux qui votent, mais ceux qui ne votent pas.

Et, en l'espèce, les résultats de cette double élection législative me fournissent une indication précieuse.

Il y avait trois listes en présence : la liste dite du Bloc National, celle du Parti Radical-Socialiste et celle du Parti Communiste. Je prends, dans chaque liste le candidat le plus favorisé :

Bloc des Gauches : Meyer, 56.861 voix ;

Bloc National : Coty, 52.287 voix ;

Parti Communiste : Marty, 27.753 voix.

Ces trois nombres additionnés forment un total de 136.901 voix.

Le nombre des électeurs inscrits s'élevait à 210.000.

Quatre-vingt-trois mille électeurs se sont donc abstenus : 40 % des électeurs inscrits ont refusé de prendre part au scrutin.

Sur cent citoyens appelés à se pro-

noncer sur un programme et, sur un candidat, en voilà quarante qui se sont dérobés à ce que les démocrates et les républicains appellent « le devoir civique ».

On a eu beau, durant plusieurs semaines, les prendre par tous les bouts, les inviter, les adjoindre, les supplier, rien n'y a fait. On leur a vainement fait envisager les désastreuses conséquences qu'entraînerait leur abstention : tout a été inutile. Ils n'ont pas consenti à se servir du bulletin de vote qu'on leur disait pourtant devoir être, entre leurs mains, en même temps que la libre expression de leur souveraineté, l'arme de leur libération.

Pourquoi n'ont-ils pas voté ?

Est-ce parce qu'aucun candidat ne leur inspirait une suffisante confiance ? Est-ce parce qu'aucun programme ne répondait à leurs aspirations ? Est-ce parce que, rien dans les événements extérieurs et même dans la situation intérieure n'était de nature à les passionner pas plus qu'à les inquiéter ?

Aucun de ces motifs ne saurait être raisonnablement tenu pour valable ; des candidats, il y en avait pour tous les goûts ; des programmes, il y en avait de toutes les couleurs. Quant à la gravité des circonstances, tant au point de vue extérieur qu'intérieur, on n'a pas manqué de la proclamer exceptionnelle.

Le candidat nationaliste applaudissait sans restriction la politique de Poincaré ; il approuvait pleinement l'occupation de la Ruhr, entendait qu'on y restât aussi longtemps qu'il le faudrait pour que l'Allemagne se décidât à racheter jusqu'au dernier sous des milliards qu'elle doit.

Le candidat radical approuvait, sans l'approuver tout en l'approuvant, l'occupation de la Ruhr ; toutefois, il consentait à l'évacuer, sans l'évacuer, tout en l'évacuant, pourvu que les Allemands donnassent toutes garanties qu'ils paieront ce qu'ils doivent, tout ce qu'ils doivent.

Le parti Communiste protestait carrément contre l'invasion de la Ruhr et exigeait le rappel immédiat de nos troupes d'occupation.

Voilà pour la Ruhr.

Le protégé de la clique Aragoûtine ne voulait en aucune façon entendre parler de la reconnaissance officielle de la République des Soviets.

Le protégé de la bande Herriotiste était favorable à la reconnaissance conditionnelle du gouvernement bolcheviste.

Le protégé du Parti Communiste exigeait la reconnaissance immédiate et

sans condition de la Dictature moscovite.

Voilà pour la Russie.

En ce qui concerne la situation intérieure, la position prise pour les Partis en lutte était, s'il est possible, plus nette encore.

Le Bloc national, qui tient la queue de la poêle, veut, à tout prix, la garder. Le Bloc des Gauches, qui ne tient pas la queue de la poêle, veut, à tout prix, s'en emparer. Le Parti Communiste, lui, veut, à tout prix, laisser la poêle que se disputent « bourgeois » de droite et de gauche, puis confectionner une poêle nouvelle, baptiser « prolétarienne » dont les hommes de confiance tiendront la queue.

Voilà pour la situation intérieure.

La situation de tous les candidats, était, on le voit, tout ce qu'il y a de net et de précis. Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les couleurs. Qui avait la moindre velléité de déposer dans l'urne son bulletin de vote avait l'occasion de le faire en pleine clarté, c'est le cas de le dire.

Et sur cent de ces privilégiés qui avaient la faveur insigne d'accomplir ce geste pourtant bien facile et sans danger, il s'en est trouvé quarante qui n'ont rien voulu savoir : 33.000 sur 210.000.

Pourquoi ?

Je n'ai pas la naïveté de croire que ces abstentionnistes sont tous des disciples de Reclus et de Kropotkine et je ne pousserai pas la sottise jusqu'à dire que leur abstention témoigne de leurs convictions anarchistes. Non !

Je sais que l'immense majorité de ces 33.000 abstentionnistes est due au « je m'en fous » qui est — hélas ! — un des fléaux de ce temps. Je n'ignore pas que ces quarante pour cent d'abstentionnistes sont, pour la plupart, des gens dont l'évolution libertaire est encore loin d'être achevée.

Toutefois, pour que ces électeurs n'aient pas cédé aux sollicitations qui les ont assaillis, pour que ces 33.000 individus, en possession de leur carte électorale, aient refusé de s'en servir, et n'aient pas consenti à faire « comme les autres », pour qu'ils aient résisté à tous les appels, à toutes les manœuvres, à tous les exercices d'enveloppement qu'on sait et qu'on devine, il faut qu'ils aient perdu toute foi dans le suffrage universel, toute confiance dans l'action parlementaire et en soient arrivés à s'en désintéresser totalement.

Il serait absurde d'en conclure qu'ils sont anarchistes, mais il est parfaitement sensé d'en déduire que les tripotillages infects de la politique les laissent désormais indifférents et que la rengougnasse électorale les dégoûte au point que les batailles les plus affriolantes ne réussissent pas à vaincre leur indifférence et que les plus chaleureux appels ne parviennent pas à triompher de leur écouement.

Il n'est pas douteux que cet écouement provient en grande partie des crimes du Pouvoir, de la pourriture parlementaire et de la trahison des partis politiques ; mais il est certain, aussi, que la propagande anarchiste a passé par là et qu'elle a peu à peu amené les électeurs à saisir les intrigues et les combines dont ils sont les complices inconscients. La pensée anarchiste est là pour rendre de plus en plus éclairé et conscient le mépris que les masses ouvrières commencent à concevoir du parlementarisme. Elle n'est donc pas étrangère, tant s'en faut, au résultat que je signale : c'est elle qui accroit sans cesse la proportion des abstentionnistes et pousse ceux-ci sur la pente qui conduit à leur écouement.

Non, plus de retraites militaires

Le bruit court que le Gouvernement, assisté par toutes les sociétés patriotiques, prépare pour le 23 juin — au bénéfice moral et matériel des assassins de la Ruhr — une grande soirée de réjouissances publiques.

A cet effet le Gouvernement aurait l'intention d'organiser à travers Paris toute une série de retraites militaires qui, musique en tête, porteraient de différents quartiers de la capitale pour aboutir au Jardin des Tuileries après avoir traversé les principales artères de la Ville.

Les gouvernants compteraient sur ce formidable déploiement de fanfares, de flambeaux, de figurants pour faire acclamer, par quelques centaines de milliers de curieux, les glorieux exploits de leur criminelle armée dans la Ruhr et applaudir la politique de l'homme qui rit dans les cimetières emplies de ses victimes.

A tout prix il faut empêcher cette manifestation de mauvais goût, ou la faire tourner à l'avantage des idées révolutionnaires.

L'Union des Syndicats de la Seine est toute désignée pour prendre en main le sabotage de cette mascarade militariste.

Elle peut être assurée — l'Union des Syndicats — du concours de tous les groupements d'avant-garde et de celui, plus important, de la classe ouvrière parisienne.

Hardi, les révolutionnaires ! Préparons-nous à accomplir de l'antimilitarisme pratique le samedi 23 juin.

duit automatiquement à l'abstentionnisme conscient et actif.

N'est-il pas significatif que sur les 210.000 électeurs que compte la Seine-Inférieure 83.000 aient fui les urnes, alors que se trouvaient réunies toutes les raisons et circonstances qui étaient de nature à les y pousser ? Et n'est-il pas plus significatif encore que sur les 136.901 suffrages exprimés dimanche dernier, Marty, candidat de l'Amnistie, de la Guerre à la Guerre, de la lutte des classes et de la Révolution sociale n'ait groupé que 28.000 bulletins dans un département qui compte de fortes agglomérations ouvrières et qui vient d'être longtemps et violemment secoué par les grèves du Havre et d'Elbeuf ?

C'est la preuve que les travailleurs s'éloignent de plus en plus des urnes électorales et qu'ils considèrent comme un joujou ridicule le bout de papier que persistent, seuls, à lui représenter comme une arme puissante d'émancipation les ambitieux qui ont intérêt à leur en conseiller l'usage.

Ces considérations ne sont pas tirées par les cheveux ; elles ne sont pas le fruit d'un état d'esprit biscornu ou d'une imagination dévergondée : elles sont une interprétation fidèle des chiffres et des faits.

Quand la classe ouvrière cessera de s'obstiner à utiliser le bulletin de vote, ce moyen de combat qui toujours et fatalement se retourne contre elle, elle s'outillera de la seule façon qui la puisse affranchir ; elle placera tous ses espoirs dans l'unique force de salut : la Révolution.

SEBASTIEN FAURE.

JOURNÉE D'AGITATION EN PROVINCE

Une belle idée

Dimanche prochain, à partir de 2 heures de l'après-midi, le Comité Général pour l'Amnistie fera une grande distribution de ballons rouges à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Les camarades anarchistes, communistes, syndicalistes sont invités à amener leurs enfants à cette distribution.

Il faut que, dimanche, quelques milliers de ballons portant écrit : *Amnistie ! Amnistie !* se promènent sur les grands boulevards, rappelant aux oisifs les milliers de nôtres qui meurent dans les bagnes.

Tous les enfants, dimanche, à la distribution gratuite de ballons.

Les réunions projetées

Le Comité a adressé une circulaire aux Bureaux du Travail et aux Unions Locales des villes de province. Nous recommandons aux camarades et aux groupes de se mettre immédiatement en relations avec cet organisme pour l'organisation du meeting dans leurs localités. Une lettre, dans quelques jours, indiquera la date de notre passage.

Adressez la correspondance à Flotte, les fonds à Fradin, 33, rue Grange-aux-Belles.

Fédération Anarchiste du Nord et du Pas-de-Calais

Groupe de Lille

Samedi 16 Juin, salle Ste-Anne
297, rue Léon-Gambetta, 297
à 20 h. 30

GRANDE CONFÉRENCE

PUBLIQUE ET CONTRADICTIONNELLE

par le Camarade FÉRAND, de l'U.A.

Sujet traité :

La classe ouvrière

devant les partis politiques

La contradiction est sollicitée

Nos Martyrs d'Amérique

Nos chers camarades Sacco et Vanzetti sont toujours en prison. Leur martyrologie semble encore loin d'être terminée. Le Libertaire, comme au temps où ils étaient menacés de la chaise électrique, voudrait reprendre en leur faveur sa campagne d'agitation. Mais seuls, que pouvons-nous ? Aussi, devant l'indifférence des socialistes et le dégoût des chefs communistes français qui firent échouer à Levallois la manifestation qui aurait dû délier les deux emprisonnés si elle s'était déroulée sous les fenêtres de l'ambassade américaine ; devant le mauvais vouloir manifesté tout dernièrement par les gens de l'Humanité qui sabotèrent l'annonce du meeting qui eut lieu le mois dernier à la Grange-aux-Belles, alors que, pour obtenir un nouveau jugement, Sacco en était à son trentième jour de grève de la faim, nous croyons indispensable, pour éclairer nos lecteurs sur l'opinion qu'ont de nos amis Sacco et Vanzetti les socialistes révolutionnaires américains, de publier la communication éditoriale qui nous est faite par le Comité de Défense Sociale de Boston.

Tous nos camarades connaissent certainement Debs, qui est en Amérique ce que Jaurès était en France. Nous sommes d'autant plus sensibles à l'hommage que ce grand socialiste rend à nos amis et à leur idéal, qu'il fut un des rares qui osèrent risquer le bagne, d'où il vint de sortir, en se dressant contre les menées criminelles des gouvernements et des capitalistes qui voulaient entraîner son pays à la guerre.

Puisent nos social-communistes d'aujourd'hui la haine de l'anarchisme, tirent profit de cette leçon de haute probité révolutionnaire qui élève en beauté morale ceux qui sont capables de la donner.

Eugène Debs et Bartolomé Vanzetti

Gène, comme nous appelons ici Debs, ce champion du socialisme américain, remit à un ami, à sa sortie de prison « pour les faire parvenir au Comité de Défense Sacco et Vanzetti, comme première contribution en faveur de ces deux camarades », les cinq dollars que le démocratique gouvernement des États-Unis octroie aux prisonniers libérés.

À son arrivée à Boston, le premier travail de Debs, ce bon et humanitaire vieillard de 75 ans, fut de se rendre à la prison de Charlestown afin de serrer la main à notre cher Vanzetti. Pendant le trajet, lors de notre visite à la prison, il nous disait :

« Je suis heureux de voir l'apathie dans laquelle est plongé le mouvement ouvrier américain. Je suis convaincu que Sacco et Vanzetti sont complètement innocents. Tous les travailleurs devraient se dresser pour défendre leur cause. »

« Incroyablement, fut la minute où Debs et Vanzetti se rencontrèrent dans la salle de visites de la prison d'État. Les personnes présentes, prisonniers et visiteurs, dirigèrent leurs regards vers les deux soldats de la liberté qui s'étreignirent fraternellement.

« Je veux le dire, mon cher compagnon — proféra Debs à Vanzetti — que je ne suis pas isolé, nous sommes à tes côtés et nous y resterons jusqu'à la fin, jusqu'à ce que tu sois libre et que justice te soit rendue.

« Lors de ton entrée en prison, tu n'étais

connu que de tes amis et compagnons de travail. Aujourd'hui, des millions de travailleurs, millions d'amis et de camarades luttent avec toi et pour toi ; ils feront entendre leur protestation grandissante pour obtenir la libération, nul ne se tiendra pour satisfait avant que ne soit démontrée la complète innocence et prouve que ces poursuites n'avaient qu'un but : atteindre ton idéal. »

« Tout ce que je désire, répondit Vanzetti, c'est que notre sacrifice ne soit pas vain ; dis à tous les prolétaires que je souhaite de tout mon cœur qu'ils recueillent bientôt le fruit de leurs généreux efforts et de leur solidarité. »

En repartant à Boston, après sa visite à la prison, Debs fit aux représentants de la presse qui l'interviewèrent la déclaration suivante :

« Après avoir vu Vanzetti en compagnie de son avocat, Fred Moore, et d'autres camarades, et après mon entrevue personnelle avec lui, je suis plus que jamais convaincu de sa complète innocence. Je suis également certain de l'innocence de Sacco que je n'ai pu voir personnellement à cause de mon court séjour à Boston.

« Leur affaire est quelque peu extraordinaire, sous divers points de vue elle a éveillé l'attention non seulement aux États-Unis, mais encore dans tout le monde civilisé. Connaissant personnellement Vanzetti, il me semble impossible qu'on ait pu l'associer à un crime aussi répugnant.

« Il existe une frappante analogie entre l'affaire Sacco et Vanzetti et l'affaire Mooney et Billing en Californie. Ces derniers, comme le fait a été prouvé, furent accusés et condamnés d'après une monstrueuse conspiration qui était basée sur de fausses accusations, appuyées de faux témoignages, et il semble incroyable que les deux vulgaires criminels, ces deux hommes soient toujours maintenus en prison.

« Il n'y a qu'une raison pour expliquer et justifier le fait : le caractère de l'activité déployée par ces prisonniers avant leur arrestation. Ces quatre hommes appartenaient à la classe ouvrière et leur passé est une preuve d'attachement et de fidélité à la cause de leurs compagnons de travail et de misère. Sans ces circonstances, je suis persuadé que Sacco et Vanzetti n'auraient jamais été inquiétés.

« Le crime qu'on leur reproche a fait, à un tel point, pencher la balance de l'opinion publique contre les accusés qu'un jugement impartial a été de ce fait rendu impossible.

« Mais depuis le procès, l'atmosphère s'est beaucoup éclaircie et certaines révélations confirment que ces deux hommes sont victimes d'une grande injustice et qu'ils subissent l'emprisonnement pour un crime qui ne peut plus leur être imputé.

« Moi, poursuit Debs, qui connais les effets de la désespérée puissance qui dirige l'industrie et la politique, je puis exprimer toute l'affection que nous ressentons pour ces deux travailleurs faussement accusés et affirmer que notre entière solidarité leur est acquise.

« Dans la campagne engagée, nous ne pouvons reculer. Nous mènerons toutes nos forces, toute notre ardeur, à faire Sacco et Vanzetti. Nous lutterons pour obtenir complète justice, jusqu'à jour où ils seront libres et réhabilités. »

José MARINERO,

Boston Mass.

ÉPOQUE DE DÉCADENCE

L'Histoire n'est qu'un perpétuel recommencement.

Les temps actuels sont tristes et bien faibles pour nous consoler de l'amertume que nous ressentons à être de cette stupide espèce humaine qui semble avoir pour occupation favorite sa propre destruction, tant sociale que morale.

Tout semble vouloir démontrer l'existence de la phrase d'Aplé, que je cite en exergue, et qui fut écrite, pourtant, voici près de deux mille ans. Le Monde entier semble être le renouvellement, en plus grand, de l'agonie de Byzance.

Jadis plus qu'en cette période actuelle, décadence fut aussi générale que la nôtre !

La fourberie, la lâcheté et l'ignominie sont de mode pour quiconque veut avoir l'oreille des foules.

Voyons plutôt ce qui se passe en France — et après, qu'on ose me taxer de noircir le tableau ci-dessus tracé.

« Jadis, faits, qui se sont déroulés ces dernières semaines, illustrent mieux qu'il ne conviendrait le règne de la fourberie. Trois faits patents, indéniables... et qui semblent, pourtant, passer inaperçus, puisqu'ils ne soulèvent pas la réprobation du peuple.

« Emile Deschanel ne pas confondre avec son fils, Duclaux, peu de temps après l'instauration de la deuxième République. »

« Ce n'est pas être républicain, ni faire montre de courage civique que de réclamer l'arrestation de ses adversaires politiques, fussent-ils les plus vils ! »

Ceux qui ont encore l'outrecuidance prétention de s'intituler « républicains » ne feraient pas mal de méditer cette phrase. Et, peut-être, à défaut de courage, y puiseraient-ils au moins un peu de logique dans leurs manières de se comporter en public.

Une bande de voyous, recrutée par l'in-

publicains pour interrompre et anéantir le fascisme que tentent d'instaurer en ce pays les gens de Gamelle ?

Qu'ils organisent la défense et que, à la première réclame des « apaches du roi », ceux-ci reçoivent une telle racée qu'ils n'aient plus envie de recommencer ?

Qu'ils administrent publiquement à Léon la volée de coups de pied au derrière qu'il a si bien méritée ?

Ah bien oui ! Ce serait accorder aux politiciens du « bloc des gauches » un courage qu'il n'a jamais été dans leur intention de posséder ! Ce serait les prendre pour des hommes, alors qu'ils ne sont que des hommes de gouvernement et l'on sait que les gouvernements ne se sentent forts qu'autant que leur police est bien organisée.

Du *Quotidien au Populaire*, en passant par le *Rappel* et l'*Ere Nouvelle*, on y voit bien des attaques, littéraires contre les royalistes. Mais tout se borne à la littérature !

Et encore, quelle littérature ! Une prosopopée larmoyante et polémique. Un amas de supplications au Pouvoir, pour que celui-ci « réprime » les attentats. Un monceau d'appels en faveur de l'arrestation des camelots du roi et de leurs chefs.

Ceux qui, par crainte des représailles de la camelote, n'osent infliger à Léon la correction exemplaire et calmante, ceux-là se font les plus acharnés à réclamer que la magistrature s'élève contre le bouge de la rue de Rome.

Trop lâches, trop pleurnichards pour réagir eux-mêmes, ils en appellent à la police d'État.

Et c'est pourquoi nous nous révoltons de ce qu'on ose inviter les révolutionnaires à l'alliance momentané avec les « républicains ». Car, de même qu'ils réclament aujourd'hui l'incarcération des camelots du roi, pareillement ils exigent l'arrestation des révolutionnaires lorsqu'ils seront en force (ils y pourvoient, du reste, eux-mêmes lorsqu'ils occuperont le Pouvoir), comme ils l'ont déjà fait par le passé.

Mais venons-en à d'autres fourbes.

Ici, nous allons avoir affaire à des fourbes qui se doublent d'assassins. La lâcheté et le mensonge ont pour but de perpétrer des crimes immondes.

Quand, pendant la guerre, les troupes allemandes d'occupation fusillèrent des es

piens alliés ; quand ils emprisonnent, par représailles, une partie des habitants, qui génaient l'occupation allemande ; quand ils taxent et surchargent d'impôts les villes occupées par leurs troupes pour réprimer tous les faits hostiles à l'autorité de leurs armées ; les gouvernements alliés pour le Civilisation (comme disent toujours) glorifient les fusillés, les exécutés, les condamnés à mort, les martyrs de la Patrie ; ils n'avaient pas assez d'éloges pour des emprisonnés, et ils protestèrent au nom du droit des gens contre les coutumes guerrières de l'Allemagne.

Nous trouvons ces mœurs sauvages et inhumaines, mais nous en rendions responsables tous ceux qui avaient la responsabilité de cette autre coutume inhumaine et sauvage : la guerre, et nous disions que tous ceux qui glorifiaient la guerre étaient aussi barbares que ceux qui en appliquaient les méthodes criminelles.

Et les gouvernements nous jetaient en prison ! Mais voici qu'aujourd'hui je lis dans le communiqué du gouvernement la presse : « On signale des patrouilles françaises qui circulent dans les rues de cette ville ont été provoquées par des groupes de civils allemands et ont échangé des coups de feu avec eux-ci. »

« Plusieurs agresseurs auraient été tués. »

Ceci, c'est passé à Dortmund. Depuis janvier, bien que nulle déclaration de guerre n'ait été notifiée à l'Allemagne, les troupes françaises d'occupation arrêtent tous les habitants de la Ruhr qui ne se plient pas à l'invasion pacifique des sous-ordres de la Ligue des Droits de l'Homme. Puis, ils se convertissent de la violence à la douceur, et les réfractaires allemands ; les troupes assassinent les ouvriers rhénans (fusillés de mars, à Essen, et de juin, à Dortmund). Mais il y a mieux : un Conseil de guerre a condamné un Allemand, Schlegel, à la peine capitale, et, au nom du Peuple Français, il fut exécuté dans son propre pays par des autorités étrangères — et ce, sans qu'aucune rupture des relations diplomatiques fût survenue avant.

Est-ce un assassinat ? Oui !

Sont-ce de « monstrueuses barbaries » me les journaux d'Essen et de Dortmund ? Oui !

Sont-ce des « atteintes au droit des

gens », les emprisonnements des habitants rhénans ? Oui !

Et le gouvernement français est bien ce « gouvernement assassin » que la C.G.T.U. dénonçait à propos des assassinats du Havre. Seulement, l'assassin au nom de la « civilisation » — et il masque son crime par sa fourberie, qui tend à présenter ses victimes comme les seuls coupables.

Voici d'autres fourbes, qui, eux, sont aussi des lâches, mais qui, en même temps, sont des assassins d'un genre spécial.

Ils n'assassinent pas les gens (ils n'occupent pas encore le pouvoir) ; ils se contentent d'assassiner le mouvement ouvrier !

Alors qu'ils n'ont que des paroles acerbes pour ceux qui n'ont pas l'influence de Moscou ; alors que (oubliant la nefaste activité de certains de leurs adhérents pendant la guerre) ils accablent de sarcasmes ceux qui, pendant la boucherie, se faisaient les racoleurs de la guerre du Droit — ils se conduisent avec une lâcheté sans précédent dans l'histoire des groupements révolutionnaires.

A propos de Sacco et Vanzetti, on connaît leur trahison, qui fut signalée jadis même en temps utile. Eh bien ! ils viennent de se couvrir de honte une fois de plus, la semaine dernière. Après avoir annoncé qu'ils manifesteraient dans la rue, qu'ils ne voulaient rien avoir de commun avec les partis bourgeois, leur premier soin fut d'inviter ceux qu'ils appellent des « traitres » — et qui en sont, d'ailleurs — (C.G.T., L.F., S.F.I.O.) à entrer dans un Comité d'Action. Leur deuxième soin fut de démolir la manifestation de la Ligue des Droits de l'Homme. Puis, ils se convertirent de la violence à la douceur, et les réfractaires allemands ; les troupes assassinent les ouvriers rhénans (fusillés de mars, à Essen, et de juin, à Dortmund). Mais il y a mieux : un Conseil de guerre a condamné un Allemand, Schlegel, à la peine capitale, et, au nom du Peuple Français, il fut exécuté dans son propre pays par des autorités étrangères — et ce, sans qu'aucune rupture des relations diplomatiques fût survenue avant.

Est-ce un assassinat ? Oui !

Sont-ce de « monstrueuses barbaries » me les journaux d'Essen et de Dortmund ? Oui !

Sont-ce des « atteintes au droit des



Un moraliste bien immoral...

Vraiment, le triste sire qu'on dénomme Rivelli exagère !

Celui qui prit une large part de responsabilités dans le rôle odieux joué par la C.G.T.U. pendant la guerre ; celui qui poussa le ministère Clemenceau au point de se faire le conseiller intime du Haut-Commissaire Bouysou ; celui qui devint, après, le « cher ami » de Rio, avec qui il collabora pendant plus d'un an ; celui, encore, qui amena au Congrès de Lille ses troupes pour assommer tous ceux qui n'acceptaient pas Jouhaux ; en un mot, l'homme qui se couvrit de honte et d'abjection par neuf années de reniements et de trahisons multiples est bien disqualifié pour se faire, aujourd'hui, le conseiller de la classe ouvrière.

Et pourtant, voici ce qu'il écrit dans le Peuple du 7 juin :

« Oui, elle dort, la classe ouvrière, d'avoir fait siennes pendant cinquante-deux mois les formules mensongères des gouvernements de proie et de sang, d'avoir laissé sur les champs de bataille de terre et de mer des millions de cadavres et de l'appauvrissement de son sang comme de sa mortelle ! »

Il devrait pourtant se souvenir que si la classe ouvrière se laisse prendre au mensonge gouvernemental, c'est surtout parce que des hommes — dont il était, lui, Rivelli — se firent les racoleurs de la boucherie, au nom de la « Guerre du Droit ».

... et qui se double d'un salaud

Mais Rivelli n'a pas cure de ces considérations. Et comme il faut expliquer — sans toutefois donner les raisons véritables — pourquoi le prolétariat est si seul en ce moment, voici ce qu'il trouve. Voici l'hommage qu'il rend à cette classe ouvrière au nom de laquelle il a l'impudence de vouloir parler :

« Elle dort parce que, pendant la tragédie immonde, elle parle de ses éléments à l'abri de la mort, n'a su que bénéficier de la fabrication et du transport des munitions meurtrières de guerre par l'exigence de salaires presque proportionnés aux profits illicites de ses employeurs ! »

Avez-vous un rédacteur d'un journal réactionnaire qui s'exprime ainsi ? Non, mais Rivelli, si les ouvriers demandent pendant la guerre des augmentations de salaires, ce ne fut pas pour mettre leur pain au niveau du coût de la vie, non ; c'était pour profiter du carnage « comme les patrons », Salaud, va !

« L'appel à l'action révolutionnaire, virile sur un programme court, clair, précis ne portant que sur des problèmes matériels, facilement réalisables, peut seul le réveiller et encore faudrait-il que l'Union disciplinée, la discipline, le programme et les modalités de l'action. »

« Unité, nous la ferons, certes ! Mais pas avec ceux qui se font les insulteurs de la classe ouvrière ! Nous les renverrons au patronat, dont ils se font les bons auxiliaires, et sans doute auront-ils droit à la médaille des bons serviteurs — qu'ils n'ont pas volée. »

Les deux font toujours la paire

C'est un vieux proverbe populaire — et comme pour en démontrer l'excellence, voici qu'à Rivelli nous allons adjoindre un digne associé. Certes, celui qui nous allons parler n'a pas encore insulté le prolétariat — il s'est contenté de le trahir — comme il a trahi ses opinions aussi diverses que ses appétits.

Le nommé Calot, dit « Tout-d'un-Coeur », écrit dans l'Humanité, dit il est le co-directeur, des choses vraiment bien faites. A propos du dégelage sensationnel du Parti communiste, voici ce qu'il écrit l'indémodable Amédée :

« Je n'ai pas à instruire aujourd'hui le procès de la Ligue des Droits de l'Homme, tant pour son attitude dans la guerre que pour son attitude d'après-guerre. »

Car, vous savez, il en sait long sur cette attitude de guerre. Et il était bien placé pour le savoir.

D'abord, il eut absolument la même attitude, et puis il eut beaucoup de temps quand il fut secrétaire du Haut-Commissaire à la Marine marchande du ministère Clemenceau, Bouysou. Et il serait vraiment bien placé pour donner des leçons à la Ligue, surtout si ce sont des leçons de trahison !

« Il s'agit de savoir si le Parti communiste — dont on connaît la ligne systématique, l'irréductible volonté de mener ses troupes sur l'unique terrain de la lutte révolutionnaire de classe, et dont le rôle bien défini est d'exterminer les travailleurs à cause de celle qui, la bourgeoisie, quelle qu'elle soit, petite ou grande, conservatrice ou avancée, cléricale ou voltairienne. »

Car, pour Dunois — comme pour ses disciples en bolchevisme — la lutte révolutionnaire de classe consiste à ne rien faire qui ne soit autorisé par le gouvernement.

Nous n'avons pas grande confiance en les manifestations platoniques des politiciens — pourtant nous serions allés à celle de dimanche si le P. C. avait passé outre à l'interdiction gouvernementale.

Mais le Parti a bien d'autres buts que celui de se faire en action l'adversaire des capitalistes.

Et constations, une fois de plus, que pour servir ses buts politiques, le P. C. a sacrifié des masses à une saboteuse manifestation.

Tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature !

La prime au « dégonflage »

Que diriez-vous d'un parti prétendant révolutionnaire, s'il comptait dans son Comité Directeur un « militant » qui se soit dévoué à ses camarades lors d'une action qui avait attiré la répression gouvernementale ? et que diriez-vous encore si ce même parti choisissait « le militant » pour en faire son porte-drapeau ?

Vous vous décriez, sans doute, qu'il faudrait que ce parti fût composé de fous ou de fous pour qu'il en arrive à ce point.

Eh bien ! vous auriez tort. Et le Parti Communiste qui est, comme on sait, doué de la volonté de fuir révolutionnairement contre la classe oppressive, vient de nous le démontrer.

A la suite des décès de deux députés de Seine-et-Oise, une élection législative doit avoir lieu en fin juin — et pour montrer sa capacité révolutionnaire, le P. C. présente

comme candidats : André Marty et Paque-reux.

Or, connaissez-vous l'avenue récente arrivée à Paque-reux ? Voici : A la suite de la conférence d'Essen, tous les membres influents du Comité d'Action (et même d'ailleurs) furent arrêtés. Parmi eux était notre candidat. A peine arrêté, il protesta devant M. Jousset, disant que son arrestation n'avait aucune raison d'être maintenue, puisqu'il n'était aucunement membre du dit Comité. Ce qui était un mensonge — et en même temps un désaveu de la campagne du P. C. A.

Mais il y a mieux : Paque-reux, membre du Comité Directeur, secrétaire de la Fédération de Seine-et-Oise du Parti des Masses, membre du Comité d'Action, DONNA SA PAROLE D'HONNEUR A JOUSSETIN DE NE FAIRE AUCUNE PROPAGANDE PENDANT TOUT LE TEMPS DE SA LIBERTÉ PROVISOIRE, SI LE JUGE LA LUI ACCORDAIT.

Ce qui constitue ce qu'on appelle un « dégonflage en règle ». A tel point que ses coupables déclarations à qui les voulait écouter, qu'il les démolit profondément par son attitude écuriaire.

Et alors, pourquoi ces co-inculpés, dont plusieurs sont membres — et des plus influents — du Comité Directeur, ont-ils toléré que ce lâche fut mué en enseigne vivante du courage bolchevique ?

C'est d'ailleurs, quelle triste mentalité ! Tout posséder pour être une « huile » dans le « grand parti du Proletariat conscient » !

Parmi les Livres

Un bouquin qui, je le croyais, ne devait guère m'intéresser. Et qui pourtant m'a beaucoup plu : LES PLAISIRS ET LES JEUX, de Georges Duhamel (Mercure de France).

Pourquoi n'aurais-je point aimé ce livre ? Des amis m'en avaient parlé, de façon enthousiaste. Mais, ils sont pères de famille, mieux à même que moi, d'apprécier par raison et par tempérament, pour comprendre, goûter, aimer le volume de Duhamel.

Et pourtant, je viens de le lire ; et j'en suis, ma foi, enthousiasmé. C'est que Duhamel sait nous parler de ces enfants d'une façon prodigieusement intéressante. Et, des exemples particuliers qui le frappent, s'élèvent aux généralités qui peuvent attirer tout le monde. Ces *Mémoires du Cid* et du *Tiomp* sont écrits par un père qui se juge un peu comme invest d'un sacerdoce. Ce père, voyant son bébé endormi, la figure calme et l'air heureux, songe à « Blanche, moi, nous, les témoins, les comparses, nous disparitions un jour, emportant notre secret. Toi, petit homme, tu n'auras peut-être jamais su de ce paradis antérieur où ton âme a connu l'extase. Tant pis ! A tout hasard je consigne mon témoignage et, comme le navigateur en détresse qui lance une bouteille à la mer, je confie mon petit papier au houleux océan des jours. »

Il n'est qu'un travail pour les hommes : arracher quelque chose, si peu que ce soit, à la destruction et à l'oubli. »

Alors, il note, note sans se lasser. Mais ce n'est aucunement monotone. Il y a des mots délicieux comme celui du gosse demandant à son papa mobilisé si les Allemands n'ont pas de permissions... puisqu'on ne les voit jamais ! Tout l'imbécillité de la guerre n'est-elle pas ici soulignée par ce mot d'enfant !

Il y a des conclusions curieuses, fort exactes : « Ceux qui ont reçu dix mille gifles les oublient parfois. La gifle unique est un événement mémorable. » Oui ; je me souviens encore, et fort bien, de l'unique taloché reçue d'un père qui savait se faire obéir, mais n'abusait pas des coups comme tant d'autres, à tort et à travers.

Il y a même parfois des concessions à l'esprit nouveau, des recherches curieuses, des rapports nouveaux entre les choses ; « Le ciel faisait diller tous ces nuages au soleil et trouvait juste son compte. Un véritable piano fait ce qu'il peut. Comme il ne possède plus que quatre cordes, il s'exprime par sous-entendus et, dans toutes les circonstances difficiles, réserve son opinion. »

Quelquefois, de l'éprit plus commun, plus digne, plus « commis-voyageur » : « ... Barnabé étant toujours considéré comme l'adulte type, l'adulte élan, — bien que cet élan n'ait pas d'enfants. »

Mais quelle œuvre n'a point ses parties faibles ? Cette légèreté n'entame rien mon opinion : le nouveau livre de Georges Duhamel est un beau livre.

C'est encore d'enfants que nous entretenons les poèmes de *Jane Hugar* : JOIES ET PEINES, MES COMPAGNES (Editions de la Licorne). D'un enfant plutôt, d'un enfant mort.

Poèmes tout simples, sans aucune littérature, sans recherches de rythmes, ni de rimes. Et cependant, pages singulièrement émouvantes, qui vous empoignent à la gorge et au cœur, directement. Œuvre singulièrement prenante par sa simple et nue beauté.

Des gens m'avaient dit :

« Le temps sera votre consulat. »

Ces gens-là n'avaient pas vu Deux yeux d'enfant.

Regardez sans plus le reconnaître le visage mien.

Ces gens-là n'avaient pas entendu, Tout à coup, le mystérieux silence d'un cœur ; Ces gens-là ne connaissent pas la solitude de deux bras ; Ils ne savent pas, ces gens-là, La déception de l'âme Qui se soulève devant une tombe.

Vous, les mamans heureuses, Les mamans des petits vivants, Songez quelques fois quand vient le soir, Aux mamans qui, dans la maison, Sont assises.

Le poing sous le menton.

Vous êtes parti.

Un peu de mélancolie, pourquoi ? C'est le premier soir du printemps, Le vent hume les senteurs du bois nouveau Et le parfum dans nos cheveux.

Le parfum que vous aimez humer dans mes cheveux.

Et me voici mélancolique, Et des senteurs du bois nouveau, Et du parfum dans nos cheveux, Et cause de votre souvenir, Et cause de mon amour, Et cause des joies que je garde pour vous en (mon âme,

Des amoureuses joies... O ! la mélancolie de l'âme seule, Le premier soir du printemps !

Notre trouvée, Notre regardé, Notre uni, S'aimer, Ecouter, Et comprendre l'un par l'autre.

Et se reconnaître l'un dans l'autre.

Car après la douleur, revient l'amour ; aux pensées succèdent les joies, en attendant... la vie continue.

Je ne regrette qu'une chose : ces beaux poèmes sont imprimés en édition de luxe, à des exemplaires ! C'est ici qu'il faudrait une édition populaire, un livre bon marché que s'arracheraient les mères, les femmes. Mais où trouver l'éditeur ?... Et les lecteurs ?

Le DIABLE AU CORPS de M. Raymond Radiguet (Grasset, éditeur) dont nous a tapageusement parlé la publicité de France et de Navarre, mérite cependant bien des éloges. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, il s'en faut ; rien d'un *Jean Christophe*, ou d'un *Madame Bovary*. Mais une œuvre de valeur, un peu mince, inégale certes, mais solide.

C'est la confession d'un « môme » qui, tandis que Pouru se fait casser la gueule, couche tranquillement avec sa jeune femme, sous la protection du père et le silence complice de la mère. « Mon père était inconscient (il) complice de mon premier amour. Il m'encourageait plutôt, ravi que ma précocité s'affirmât d'une façon ou d'une autre. Il avait toujours eu peur que je tombasse entre les mains d'une mauvaise femme. Il était content de me savoir aimé d'une brave fille. Il ne devait se cabrer que le jour où il eut la preuve que Marthe souhaitait le divorce. »

Martinet en a parlé d'excellente façon dans l'Humanité : confession de bourgeois, dit-il, mais ne vous y trompez pas, cela nous intéresse, nous devons l'étudier, le mieux connaître, car demain, nous retrouverons le héros du roman à la tête d'une usine, d'une entreprise quelconque, aussi cynique, aussi brutal.

« Nous nous promettons, dit-il quelque part, de ne rien nous celer de nos pensées secrètes, moi la plaçant un peu de croire que c'est chose possible. » Le patron ne se dit-il pas la même réflexion à part lui, quand il collabore avec des syndicalistes, réformistes et bonnes poires ?

M. Radiguet ne s'embarrasse pas de formules trop vagues. Comme Jean Rostand dans *La Loi des Riches*, il montre l'homme nu. Qu'il en soit, loué !

Ce sont de bien autres personnages que montre Georges David dans L'HUMBLE TOURMENT (Editions Bêles-Lettres). Des tristes, monotones, humbles et pauvres personnages : « l'artisan, le petit commerçant du chef-lieu de canton, le citoyen modeste qu'on appelle, administrativement, un petit patenté. » Comme dans *Bérangère* du même auteur, la vie de ces petites gens est décrite minutieusement, à coups de petits détails accumulés, de notations amoncelées qui créent si bien l'atmosphère que l'on en a la frisson, la nausée. Bon sang, quelle vie ! L'éternelle peur du lendemain, le souci du pain quotidien, l'effacement devant les plus gros, l'aplatissement devant les éminences de la fortune, de rares gestes de révolte mais timides, étiés, brisés dans leur élan, faute de forces, de sang généreux. Tout est terne, gris, estompé, nauséux. Et si l'on a d'abord de la pitié pour ces pauvres diables d'hommes et de femmes, ça ne peut durer longtemps. Bientôt, c'est du dégoût, de l'indignation. Et l'on se dit que tout de même cette triste vie, ils ne l'ont pas volée.

Georges David est un écrivain modeste, mais il a le bien du talent. Ses petits livres sont érudits, pleins de qualités en leur simplicité apparente, plus savoureux que bien des gros bouquins.

Maurice WULLENS.

Propos d'un Paria

L'indifférence « royale » de l'électorat continue à se manifester. Le jour semble proche où les députés et autres parasites sociaux-sol-dans issus du suffrage universel ne seront plus envoyés au Palais Bourbon ou dans toute autre ménagerie pour par quelques douzaines d'attardés. Les compétitions électorales qui viennent de se faire un peu partout, et notamment en Seine-Inférieure, n'ont en effet, suscité qu'un enthousiasme relatif. Quand 80.000 électeurs se moquent et le prouvent par leur abstention de ceux qui, au Parlement, ont censés les représenter, cela indique bien le degré d'extime dans lequel sont tombés les politiciens.

Pour pouvoir voter, il faut d'abord être électeur, c'est-à-dire — ce n'est pas permis à tout le monde — être un honnête homme ou reconnu légalement comme tel. Or, que les honnêtes électeurs, jugent comme ces sales anarchistes, que voter est encore ce qui se fait de mieux pour dupier les gens, et que le jeu n'en vait pas la chandelle, voilà qui n'est pas pour rassurer les maigres qu'ignos qui regardent d'un œil mélancolique cette diminution du cheptel électoral.

Pourtant, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, la gent marquée de la politique coasse à vous en démolir le tympan, sur les effets nitrobalistiques de l'élection de M. Meyer, maire du Havre. C'est un triomphe pour le Bloc des gauches que dénoncent les « fouqueux » néo-communistes tout en dissimulant mal leur intérieure satisfaction.

Hip Hip Hurrah !... Ecoutez ce cri de victoire : « Poincaré et le Bloc national en déroute ». Rien que cela !...

On avait bien présenté Marty et Gauthier, mais l'élection du candidat radical est tout de même un résultat appréciable !... Lisez ce qu'écrivait Cachin, cet incorrigible : « Le Bloc national reçoit un échec dont le retentissement sera profond dans tout le pays. Dès le premier tour, la réaction avait perdu dans le département 30.000 voix. »

Réaction, suffrages réactionnaires, pour qui ne pas employer en l'occurrence les épithètes de « petits-bourgeois » et de « contre-révolutionnaires » que l'on sert si facilement contre ceux qui ne votent pas ou ne votent plus ?

La réaction, c'est le Bloc national, c'est

entendu, mais c'est aussi le Bloc des gau-ches avec ou sans les socialistes moscou-taires ou non moscou-taires.

Les réflexions du député Cachin, qui n'a pas poussé lui à l'assassinat de Jaures avant 1914, mais qui a depuis, ce qui est beaucoup plus grave, poussé à l'assassinat collectif de millions d'êtres humains, ne nous étonnent pas. Pas plus que ne nous étonne l'acquiescement du Parti Communiste à une sorte de Bloc des extrêmes gauches, dans lequel les renégats et ex-pous-ses au crime de ce parti se rencontrent avec leurs complices et complices d'hier, les Jouhaux et autres Renaudet.

Ces gens-là sont d'ailleurs faits pour s'entendre. Leur sincérité est en rapport direct avec leur désintéressement bien connu !...

Mais, pour rester sur le terrain fangeux qu'est le terrain électoral sur lequel je me suis pour cette fois placé, et dussé-je déplaire une fois de plus à certains bon camarades qui jugent anti-anarchistes de qualifier avec vérité les flagorneurs du prolétariat, il est, il est, indispensable de dénoncer dès le début les petites manœuvres, répétition des grandes, que seront les élections législatives prochaines.

Nous sommes en lutte contre le régime dont le Bloc national comme le Bloc des gauches ne cherchent qu'à assurer la puissance.

Voter, même pour un socialiste, c'est favoriser l'un ou l'autre de ces deux clans, adversaires d'apparence, mais qui savent faire ce qu'ils appellent l'union sacrée lorsqu'il s'agit de réprimer les velléités de révolte des opprimés.

Nous pérorons de ces fortes paroles : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », nous démons à tout profit de la politique, à tout révolutionnaire « professionnel », à tout mercenaire de la pensée, le droit d'agir, de parler et à quiconque le droit d'ordonner au nom des exploités.

Et je crois qu'il est temps, pour les anarchistes, de se préparer sérieusement pour la prochaine campagne électorale, s'ils veulent être en mesure de contrecarrer efficacement la sale besogne des politiciens et de jeter un peu de lumière au milieu de toute cette obscurité, savamment préméditée.

Pierre MUALES.

N'attendez pas !

Camarades, qui n'avez pas encore renouvelé votre abonnement à la REVUE ANARCHISTE, malgré l'avis donné par l'applicatif d'un tampon humide sur votre bande, n'attendez pas davantage, car nous ne pourrions vous envoyer le n° 45.

Abonnements : 4 mois, 5 francs ; 6 mois, 10 francs ; un an, 15 francs, pour la France et les colonies ; 6, 12 et 18 francs pour l'étranger.

Adresser les fonds à Soustelle, chèques postal 516-67, 9, rue Louis-Blanc, Paris.

Vient de paraître :

La nouvelle gloire du sabre

par P. VIGNE D'OCTON

Les Crimes du Service de Santé et de l'Elat-Major général de la Marine.

Le volume : 4 fr. 50. — Franco : 5 fr. 05

Le bourrage continue

Le vendredi 8 juin, l'Humanité annonçait en grosse manchette son intention de faire appel à tous les travailleurs, pour le dimanche suivant, afin qu'ils participent à une grandiose manifestation, dans les rues de Paris, contre le fascisme. Ce fut un moment d'émotion, d'espoir même, cette fois-ci c'était fini de rire, la grande bataille se préparait, plus de démagogie et tout joyeux on en oubliait les leaders où le nous les premiers s'étaient sans vergogne. Mon camarade Lemellour qui n'a jamais voulu croire au courage des ad bolchevisme en devait être comme deux ronds de flan !

Il y avait bien dans la première page une petite note qui devait faire sourire les sceptiques : « Le Conseil des ministres n'ayant pas daigné répondre à une demande d'autorisation pour la fête de Garches, sagement l'Humanité la renvoyait à une date ultérieure en attendant le bon vouloir du dit Conseil. » Mais une fête ça n'a pas l'importance d'une manifestation. Nos bolcheviks pouvaient très bien transiger pour l'une, tout en restant intraitables pour l'autre.

Patratras, le lendemain le beau rêve s'efface, le gouvernement ayant déclaré que cette idée ne lui plaisait pas, nos « révolutionnaires » s'empresèrent de répondre avec un ensemble touchant, tout comme Pandore : « Vous avez raison. Diable c'est qu'il n'est le « souci » des vies humaines eux autres ! Puis ne faut-il pas être prudent ?

Non vraiment, ce n'était pas la peine de se ficher cruellement de cette vieille gâseuse de Ligue des Droits de l'Homme pour faire plus mal qu'elle. Quant aux sarcasmes adressés à ces sacrés S. F. I. O., vous auriez été bien inspirés, néo-communistes, en les gardant pour vous.

Maintenant, en toute sincérité, ne pensez-vous pas que la camalote royale, après ce dégonflage de première classe, a le droit de se tirebouchonner de vos redomantes ? Ne trouvez-vous pas que c'est dépasser la mesure de se déguiser tous les jours en chienlit vale-tout-cr ? Dire qu'il y a encore une foule de naïfs pour croire que vous incarnez la révolution ; les pauvres bourgeois, faut-il qu'ils aient besoin d'illusions pour vivre !

Je m'en voudrais de terminer sans vous donner un petit conseil : Restez donc dans le programme sans danger que vous vous êtes tracé, le tapage fume de « un million de fois un sou par jour ».

Oh ! évidemment, l'existence de la société future ne sera pas pour cela créée par les estampés, mais au moins ils auront la satisfaction de vous en assurer une toute dorée dans leur vie.

HENRIE.

« Le Réveil Libertaire »

Par suite de difficultés avec notre imprimeur, le Réveil Libertaire ne peut paraître que la dernière quinzaine de juin.

Reclamer le n° 1 : La Raison d'être du « Réveil Libertaire », par Cydar. — Nos collabora-teurs : La Rédaction. — Communisme et In-dividualisme, par Loel. — Fleurs de solitude, E. Armand. — Bourgeoisie, Cadet. — Délia-les de l'Enquête agricole. — Les Anarchistes ven-t-il-ils essayer quelque peu de vivre leur idéal dans le présent, Le Paysan. — Les Anarchistes et la Révolution, Contant. — Les Anarchistes et la langue internationale. — La Quinzaine, Un fleau social, Châpote H. — La vie syndica-le, Focarde et Argentine. — Dans la région du

SUR LE FASCISME ROYALISTE

Tenons-nous prêts quand même !

Depuis que notre courageuse et chère camarade Germaine Berton a envoyé « aux enfers » le chef des patriotes en mal de carnage nouveau, depuis que nous nous sommes vu contraints de montrer au grand jour ce que le bon et de sang du roi de Rome, depuis que, pour sauver la façade, les pâles camelots ont cru nécessaire de réagir, administrant la purge à Marc Sangnier, la frottée à Moutet et l'adégonnage de circonstance à Violette, il n'est qu'un cri chez les partis de gauche et d'extrême-gauche, il n'est qu'un appel dans leurs rangs : « Voilà le fascisme, défendons-nous ! »

« Manifestations dans la rue », disent nos bedonnants républicains. Et afin qu'une certaine énergie amie ce défilé devant la maison de « ce pauvre Jaures », on invite communistes et libertaires à la manifestation soit grande, soit petite, soit sans les anarchistes soient là pour recevoir les coups.

Mais, nos bolcheviks de France, partisans des Comités d'Action lorsque ceux-ci les glorifient, nos « Souvariniens », qui voudraient que les anarchistes de ce pays se contentent avec eux pour nous élever avec les fusillades d'anarchistes russes, ne veulent plus rien savoir quand les profits de l'agitation ne sont plus exclusivement pour eux, quand les circonstances les font entrer dans le rang.

Et c'est pourquoi les partisans du front unique sabotent ce projet d'action.

« Pour une dent, toute la guele », disent les communistes. Hélas, nous les avons vus si souvent (manifestation Sacco-Vanzetti, 1^{er} mai 1920) prêcher le calme quand la situation devenait sérieuse, nous les avons vus si souvent se dégonfler devant les responsabilités, qu'il est à craindre... Mais n'anticipons pas.

Chez les anarchistes — les derniers numéros du Libertaire le prouvent — il est aussi de bons camarades qui prennent les cris d'orfraie des gens de l'A. F. au sérieux. Les dangers du fascisme naissent sont depuis quelques temps démontrés par les copains. Pour ma part, je ne pense pas que le fascisme en France soit présentement dangereux. Quoi qu'en dise Daudet, les fu-nérailles de Plateau — l'homme qui voulait assassiner, ou plutôt faire assassiner — nous ont montré sous leur vrai jour les forces de l'armée blanche. Les attentats derniers ne sont que pour nous effrayer ; au contraire, ils nous démontrent la frousse que nos milieux inspirent à ces brail-lards. En effet, les camelots savent bien que leurs ennemis irréductibles sont groupés autour du Libertaire et cependant, les petits comités et associations de la rue de Rome ne sont pas attaqués à nous, mais à des adversaires passagers et sans défense parce que « ultra légaux ». Un Caillaux, bon bourgeois pacifique, un Sangnier, un Moutet, un Violette, tous ne demandant que la tranquillité, le doux verbiage et la poli-manie productrice de fautes, sans perdre comme nous ne perdons pas les farou-ches fascistes de France sont écartés du but, sachant très bien que les anarchis-tes n'accepteraient leur huile de santé qu'en échange des calmantes « Pilules d'ink ».

Pour le sabotage des meetings, il en est de même que pour les attaques indivi-duelles. Nous sommes allés aux Sociétés Savantes demander la libération « des traités à la patrie ». En vain, nous y avons attendu les camelots du Roi. Plus tard, les républicains y sont allés à leur tour. Les royalistes s'y trouvaient. Quel-ques copains aussi, qui en ont profité

